

Notre navire : — FEUILLETON CANADIEN : — Louise. — Le ménage de M. B... — Le jolly ; Souvenirs des guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire. — Le pays de Galles. — Etudes historiques. — Album moral des Demoiselles. — Variétés. — Histoire de la semaine.

FEUILLETON CANADIEN.

Pour les Elles du Haricot.

LOUISE.

I.

Dans une chambre reculée et sombre, au troisième étage d'un hôtel à Liverpool, ouvert, jour et nuit, aux marins qui s'y présentaient, était assise sur un vieux canapé, une femme, pâle, triste et abattue. Sa tête était penchée sur son sein. Elle s'entretenait à demi voix, avec une jeune fille d'une beauté ravissante. Les boucles de ses longs cheveux bruns se répandaient avec profusion sur ses épaules d'une blancheur extrême. Ses yeux bleus étaient pleins de douceur et ses traits parfaitement réguliers, mais l'expression de sa physionomie était mélancolique. Elle paraissait souffrir par la compassion qu'elle avait pour sa mère.

Tout à coup la porte s'ouvre.

Madame Elliston leva la vue.

On m'a informé, dit brusquement l'étranger qui venait de s'asseoir, que vous désirez passer en Canada. Mon navire est en rade et fera voile pour Québec dans huit jours.

— Vous êtes capitaine d'un vaisseau marchand.

Où, madame.

Et combien demandez-vous pour notre passage.

Vingt louis, pour les deux, ce n'est pas trop payer.

Vingt louis—hélas ! où vais-je les prendre pour vous les donner, je suis une pauvre veuve sans protection.

Et moi, madame, dit le capitaine, avec mauvaise humeur, je n'ai qu'un prix, s'il ne convient pas, morbleu... mais, voyons, je reviendrai ce soir à sept heures et nous conclurons d'une manière ou d'une autre.

Il salua avec mauvaise grâce et sortit.

Que cet homme est méchant, reprit la jeune fille, dès qu'elle crut qu'il était assez loin pour ne pas l'entendre,—vous ne voudrez certainement pas vous hasarder avec lui.

— Louise, lui répondit la femme, faible et languissante—cet homme a le langage grossier et les manières peu propres à lui attirer de la confiance, mais il a peut-être un cœur excellent.

Je prie Dieu de toute mon âme qu'il en soit ainsi, ma chère mère, et la jeune fille l'embrassa tendrement pour lui témoigner son amour et sa soumission.

Madame Elliston s'appuya la tête sur le bras du canapé pour prendre quelque repos.

II.

Sept heures venaient justement de sonner, lorsque le capitaine fit de nouveau son apparition ; il avait, cette fois, l'air moins bourru et mieux disposé.

— J'ai songé à notre affaire, madame, dit-il, moitié souriant et quinze louis me suffiront.

— O mon Dieu ! répondit la veuve désespérée, c'est tout ce que je possède au monde et quand j'aurai payé pour notre logis, que me restera-t-il, peu de chose.

— Vous êtes donc bien pauvre, dit ironiquement le marin.

— Nous sommes sans ressources ; qu'allons nous devenir, si personne ne veut prendre pitié de nous.

— Combien m'offrez-vous donc.

— Huit louis et le bon Dieu fera le reste.

— Par tous les diables, vous vous moquez de moi, ma brave dame ; — pensez-vous que la Sirène reçoit à son bord pour rien. Ça payerait à peine l'eau-de-vie que je donne à mes matelots pour les armer contre la tempête, et le capitaine fronça le sourcil.

— Nous mourrons donc, ici, de faim et de misère, reprit Louise, en se couvrant le visage de ses deux mains et fondant en larmes.

Il se fit un moment de silence.

Le marin la considérait avec une attention fixe.

Puis levant ses beaux yeux encore tout humides, elle ajouta d'un ton suppliant : n'aimiez-vous pas le bon Dieu et n'a-t-il pas mis dans votre cœur quelque compassion pour les malheureux ! Oh ! nous sommes bien malheureux.

Ces paroles touchantes qui s'adressaient directement à sa générosité émuèrent vivement le capitaine. Un sentiment d'humanité le fit réfléchir. En effet, n'avait-il pas devant lui une femme malade, prête à succomber sous le poids de ses chagrins et les larmes d'une jeune fille, formée par les grâces qui réclamait son secours, et dont la candeur et l'air d'innocence étaient plus que suffisant pour lui inspirer de l'intérêt et des sentiments dignes d'une âme sensible et bienfaisante.

Je n'ai pas le cœur aussi dur que le rocher sur lequel on fait naufrage, répliqua le capitaine, en adoucissant sa voix.— Consolez-vous, nous traverserons la mer ensemble, pour la somme que vous m'avez offerte.

Que le ciel vous comble de ses bénédictions, puisque vous vous constituez le protecteur de

la veuve et de l'orpheline, lui dit madame Elliston en lui serrant la main avec effusion, ma fille et moi comment pourrions-nous jamais vous en témoigner ma reconnaissance ?

Je me trouverai amplement récompensé, répondit le marin, avec bonté, si vous voulez bien me dire qui vous êtes et me faire connaître les causes de votre infortune. Dans le malheur on a quelquefois besoin d'épancher son âme et dès ce jour, croyez-moi votre ami.

Hélas ! mon histoire est composée d'incidents tristes et pénibles qui me rendent la vie insupportable ; chaque jour, je gémissais sur le sort terrible, que j'ai voulu me faire par mon imprudence, mais ce qui me tourmente le plus, c'est celui que j'ai préparé à ma fille. Dieu voudra-t-il le changer : et la veuve laissant échapper un profond soupir, ne put retenir ses larmes.

Le marin l'écoutait attentivement.

Puis elle reprit avec courage.

— Mon père était un ancien avocat à Québec. La bonne foi et l'équité qu'il mettait dans les affaires qu'on lui donnait à traiter lui avaient procuré une nombreuse clientèle, il était devenu riche et vivait avec beaucoup de luxe... Sa maison fut le rendez-vous non seulement de personnes de son âge qui trouvaient dans sa société, douce et aimable, les vertus du citoyen et ces qualités liantes qui rendent le commerce de la vie facile, mais il réunissait dans ses salons ce que Québec avait de plus joli, de plus gai, et de plus amusant ; une jeunesse naïve et intéressante qui lui rappelait le temps où il aimait le plaisir et lui donnait à son tour la douce satisfaction d'en procurer aux autres. Sa physionomie franche et ouverte exprimaient les heureuses dispositions d'un cœur noble et sincère et la manière honorable dont il savait jouir de son bien l'élevaient au premier rang dans l'estime de ceux qui lui accordaient leur confiance ou qui recherchaient sa protection.

Sans avoir l'éducation de son mari, ma mère avait une juste opinion de ses devoirs. Sévère dans tout ce qui avait rapport aux convenances qui régissent l'ordre social, l'idée qu'elle s'était formée du monde entraînait parfaitement dans le caractère de la femme sensible et délicate, les avantages de la fortune et l'élégance de sa personne l'avaient placée en quelque sorte à la tête des réunions les plus brillantes de la capitale, elle y apportait cette bienveillance qui met tout le monde à son aise et ce respect de soi-même qui en resserre d'avantage les liens. Cette bonne mère n'aimait tendrement, son amour avait plus d'empire sur moi que son autorité. Dès l'enfance, elle m'avait enseigné à pratiquer le bien et montré les motifs qui devaient me le faire considérer comme la source véritable